

fit une traduction française de la *Bible*, qui fut imprimée à Paris en 1488 (2 vol. in-fol.).

En 1535, parut à Neuchâtel la première *Bible* française protestante sous ce titre : *La Bible qui est toute la sainte Esriture traduite en françois le Vieil de l'ébrieu et le Nouveau du grec*, par Robert Olivetan.

En 1566, René Benoît publia à Paris la *Sainte Bible traduite en françois*, avec des notes marginales. Cette *Bible* fut censurée, comme entachée de calvinisme, par la Faculté de théologie de Paris en 1567, et Grégoire XIII approuva cette censure dans un bref du 3 octobre 1575.

Une version plus récente est celle de Le-maistre, prêtre de Port-Royal, plus connu sous le nom de Sacy, faite sur la Vulgate (Paris, 1678, 32 vol. in-8°) avec des explications du sens spirituel et du sens littéral, tirées des saints Pères. Ces explications sont en grande partie de Du Fossé, Huré et Le Tourneur.

La version de Sacy, revue dans quelques parties, fut employée, avec le texte latin de la Vulgate, par dom Calmet dans ses *Commentaires sur le sens littéral des Ecritures* (Paris, 1707-1716, 24 vol. in-4°). L'exégèse naïve de Calmet est devenue pour Voltaire une source abondante, inépuisable de sarcasmes.

Il est difficile, dit M. Renan, de concevoir plus de puérilité chez un savant homme. Sa crédulité dépasse toutes les bornes. Ses dissertations sur les démons, les vampires, les revenants, les dragons volants, comptent parmi les ouvrages les plus extravagants qui aient jamais été écrits. L'abbé Glaire trouve du mérite à l'ouvrage de Calmet; cependant il avoue, malgré l'estime qu'il a pour le savoir et l'érudition de cet auteur, que sa manière de répondre aux difficultés qu'il se proposait à lui-même est loin d'être toujours valide et convaincante.

Rondet a donné, en 1748-1750, un *Abregé des Commentaires* de Calmet, en 14 vol. in-4°, intitulé : *Sainte Bible en latin et en françois avec des notes, des préfaces et des dissertations*. On désigne généralement cet ouvrage sous le nom de *Bible de l'abbé de Vence*, quoiqu'il n'y ait de ce dernier que quelques dissertations.

Après la version de Sacy vient la version, ou plutôt la paraphrase française du père de Carrière, de l'Oratoire. C'est un commentaire littéral de la *Bible*, inséré dans le texte même de la version de Sacy, avec le texte latin en marge (Paris, 1701-1716, 24 vol. in-12).

On peut placer ici la version de Le Gros, dite *Bible de Cologne*. Elle a paru, pour la première fois, en 1739, à Cologne, en un volume. Quoique le titre portât qu'elle avait été traduite sur les textes originaux, elle n'offrait qu'un mélange de deux traductions différentes; car une partie seulement des livres saints y avait été traduite sur les textes primitifs, avec les différences de la Vulgate, et l'autre sur la Vulgate avec les différences de ces mêmes textes. Cette traduction n'est au fond que celle de Sacy avec quelques changements et de courtes notes, insérées dans le texte pour en faciliter l'intelligence; ces notes sont distribuées avec beaucoup plus de sobriété et de critique que dans la *Bible* du P. de Carrière. « A part les erreurs qui tiennent à la doctrine de Jansénius, dit l'abbé Glaire, erreurs qui se trouvent surtout dans le Nouveau Testament, la traduction de Le Gros est, sans contredit, la meilleure que nous possédions dans notre langue, tant sous le rapport du style que sous celui de la fidélité. »

Charles Chais, pasteur de l'Eglise protestante à La Haye, a publié, en 1742, la *Sainte Bible avec un commentaire littéral, composé de notes choisies et tirées de divers auteurs anglais*. Les dissertations, les préfaces et les notes, dit M. l'abbé Glaire, montrent dans Chais un homme érudit et judicieux; et si on excepte quelques endroits où se manifestent les préjugés du protestantisme, cet ouvrage peut être très-utile aux personnes qui se livrent à l'étude de nos livres saints.

De Genoude a publié, depuis 1821, plusieurs éditions de la *Bible*; les unes ne présentent qu'une traduction française; les autres sont accompagnées de courtes notes et de dissertations. Suivant l'abbé Glaire, ces différentes éditions sont au-dessous de la critique; les traductions fourmillent de faux sens; complètement étranger aux langues de la *Bible*, l'auteur prend souvent le change en rapportant à l'hébreu, par exemple, un sens qui est celui du grec des Septante ou du latin de la Vulgate, et vice versa; non moins étranger aux matières bibliques, il a tiré un assez mauvais parti des matériaux précieux qui lui sont tombés entre les mains. « Enfin, ajoute l'abbé Glaire, un certain nombre de passages, rendus en un style élégant, ne sauraient contre-balancer, dans un ouvrage aussi important que celui de la *Bible*, les défauts graves et nombreux qui déparent les traductions de M. de Genoude.

Nous devons citer en dernier lieu la *Bible*, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard accompagné des points-voyelles, avec des notes philologiques, géographiques et littéraires, et les variantes de la version des Septante et du texte samaritain (Paris, 1830 et suiv., in-8°), par le rabbin Cahen. La traduction, à force de littéralité, est souvent bizarre et quelquefois burlesque; en plus d'un passage, surtout lorsque la phrase hébraïque s'éloigne beaucoup du génie de nos langues occidentales, il est impossible à l'esprit de saisir le sens. Les

contre-sens n'y sont point rares, même dans des endroits qui n'offrent pourtant point de difficultés sérieuses à un hébraïsant. On doit cependant reconnaître que le nouveau traducteur a rendu infiniment mieux que ses devanciers une multitude de passages. Dans les notes, qui sont souvent très-instructives, se trouvent énoncés ou cités des principes qui tendent à ruiner l'authenticité et l'inspiration de la *Bible*.

— *Versions italiennes, espagnoles, portugaises, anglaises et allemandes*. La plus ancienne traduction italienne de la *Bible* est attribuée à Jacques de Voragine (1270); mais on n'en a pas encore retrouvé le texte. Vient ensuite : celle de Malermi ou Malerbi (1471), composée d'après la Vulgate; celle d'Antonio Bruccioli, faite sur le texte original et mise à l'index; celle d'Antonio Martini, imprimée à Londres en 1821, par les soins de la Société biblique.

Les anciennes traductions espagnoles et portugaises sont rares; on sait combien l'inquisition était ombrageuse à cet égard. On a imprimé à Londres une traduction espagnole de Ph. Scio de San-Miguel, évêque de Ségovie, et une traduction portugaise de A. Pereira, toutes deux faites d'après la Vulgate. Il faut citer aussi la *Bible* espagnole juive de 1553, qui est une version littérale et difficile à comprendre du texte hébreu.

La première traduction anglaise de la *Bible* est due à Wicliffe (1380); elle est faite sur le texte de la Vulgate, qu'elle suit littéralement, ce qui fait que nombre de passages sont presque inintelligibles.

Les versions allemandes de la *Bible* sont nombreuses. Outre celle d'Ulphilas en langue gothique, nous citerons celle de l'Ancien Testament, que fit exécuter en 1378 l'empereur et roi Venceslas de Bohême, et dont il existe à Vienne un manuscrit sur parchemin en 3 vol. in-fol., orné de magnifiques miniatures; une autre traduction du xve siècle, dont l'auteur est resté inconnu, et qui fut imprimée à Mayence en 1462 par Jean Fust et Scheffer; enfin la *Bible* allemande de Luther.

— *Version allemande de Luther*. La version des Septante avait favorisé la naissance et le développement du christianisme; la Vulgate avait marqué le triomphe du christianisme latin; la version allemande de Luther assura la chute du catholicisme et du latinisme en Allemagne, et, par là même, le triomphe de la Réforme; elle scella, en quelque sorte, l'alliance du génie allemand avec le génie du protestantisme; œuvre nationale, elle retira le saint livre des mains de la caste sacerdotale, pour le mettre entre les mains du peuple; elle fut l'organe de l'affranchissement religieux; elle fit époque, non-seulement dans l'histoire de la religion, mais encore dans celle de la littérature et de la pensée allemande. La langue forte, colorée de Luther servit de modèle; il savait trouver l'expression vraie, frappante, la seule qui convenait. « La langue de Luther, dit Grimm, devint la base de la nouvelle grammaire allemande, autant par sa merveilleuse et noble pureté, que par l'influence qu'elle a eue. Tous les changements qu'on y a faits jusqu'à nous ont été faits au détriment de la vigueur et de l'énergie de l'expression. » Luther publia d'abord la traduction du Nouveau Testament (septembre 1522). Le Pentateuque parut l'année suivante, et, en 1534, l'œuvre était complète. Avec une rapidité prodigieuse, pour les ressources restreintes de l'imprimerie d'alors, cette traduction se répandit dans toute l'Allemagne, et, en moins de quarante ans, de la seule officine de Hans Luft, à Wittenberg, sortirent plus de cent mille exemplaires. Jusqu'en 1558, il y eut trente-huit éditions du Vieux Testament et soixante-douze du Nouveau.

— *Bibles polyglottes*. On a donné le nom de *Polyglottes* aux *Bibles* qui réunissent ensemble plusieurs textes ou plusieurs versions en langues différentes. Quoique le premier ouvrage de ce genre soit la collection d'Origène, on ne la comprend pas cependant dans cette classe. Parmi les *polyglottes*, les unes renferment tous les livres de l'Ecriture, c'est-à-dire l'Ancien et le Nouveau Testament; les autres ne contiennent qu'une partie de l'Ecriture, comme l'Ancien ou le Nouveau Testament, ou même quelques livres seulement. Les premières s'appellent *Polyglottes générales*, et les secondes *Polyglottes particulières*.

— *Polyglotte de Complute ou d'Alcala*. C'est la polyglotte du cardinal Ximénès, imprimée en 1515 à Alcala de Henares, en Espagne. Elle est en 6 vol. in-fol. et en quatre langues (texte hébreu, paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur le Pentateuque seulement, version grecque des Septante, ancienne version latine ou italique.)

— *Polyglotte royale de Philippe II*, ou *Polyglotte d'Anvers*. Elle fut imprimée à Anvers (1569-1572), par l'autorité et aux frais de Philippe II, roi d'Espagne. Ceux qui y ont le plus travaillé sont Arias Montanus, Fabricius Boderianus, Jean Harlem, François Raphelinius, Luc de Bruges, André Masius, Jean Livinejus, Guillaume Canterus, Augustin Hunnee et Corneille Goudan. Outre ce qui était déjà dans la *Bible* de Complute, on y a mis les paraphrases chaldaïques sur le reste de l'Ecriture sainte, avec la traduction latine de ces paraphrases. On y trouve aussi une version latine faite littéralement sur le texte hébreu, pour l'utilité de ceux qui veulent ap-

prendre la langue hébraïque. A l'égard du Nouveau Testament, outre le grec et le latin de la *Bible* d'Alcala, on a joint à cette édition l'ancienne version syriaque, en caractères syriaques et en caractères hébreux, pour en faciliter la lecture à ceux qui sont accoutumés à lire l'hébreu. On a aussi ajouté à cette version syriaque une interprétation latine, composée par Guy Le Fèvre, qui était chargé de l'édition syriaque du Nouveau Testament. V., plus loin, l'article consacré à cette *Bible*.

— *Bible de Vatable*. Elle fut imprimée en 1568 (2 vol. in-fol.). Elle contient l'hébreu, le grec, la version latine de saint Jérôme et celle de Sanctus Pagnin, avec des notes de Vatable, ce qui lui a fait donner son nom.

— *Polyglotte d'Elie Hutter*. Elle fut imprimée en 1599, à Nuremberg. Elle est en six langues, savoir : l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin, l'allemand, et le slave dans quelques exemplaires, le français ou l'italien dans d'autres. Le même auteur a publié aussi le Nouveau Testament en douze langues (syriaque, hébreu, grec, italien, français, espagnol, latin, allemand, bohémien, anglais, danois et polonais). Ce Nouveau Testament fut imprimé en 1600.

— *Polyglotte de Le Jay*. Elle fut imprimée à Paris en 1645. Elle a cet avantage sur la *Bible* royale de Philippe II, que les versions syriaque et arabe y sont accompagnées d'interprétations latines. Elle contient de plus le texte samaritain du Pentateuque et la version samaritaine. Le Nouveau Testament y est conforme à celui de la polyglotte d'Anvers, mais on y a joint une traduction arabe avec une traduction latine. Les auteurs qui ont travaillé à cette polyglotte sont Philippe d'Aquino, le P. Morin, Gabriel Sionita, Abraham Echellensis et Jérôme Parent.

— *Polyglotte de Londres*. Elle fut imprimée à Londres en 1657 (6 vol. in-fol.). Elle porte les différents noms de *Polyglotte de Londres*, *Polyglotte d'Angleterre*, *Polyglotte ou Bible de Walton*, parce que Walton, depuis évêque de Winchester, prit soin de la faire imprimer. C'est de toutes les polyglottes la plus complète et la plus commode. On y trouve la Vulgate selon l'édition revue et corrigée par Clément VIII, au lieu que, dans celle de Paris, la Vulgate est telle qu'elle était dans la *Bible* d'Anvers, avant la correction. Il y a de plus une version latine interlinéaire du texte hébreu, au lieu que, dans l'édition de Paris, il n'y a point d'autre version latine sur l'hébreu que notre Vulgate. Outre Walton, on cite, comme ayant travaillé à cette *Bible*, Edmond Castel, Alexandre Huisie, Samuel Leclerc, Thomas Hyde et Loftuisius.

IV. — DE L'AUTORITÉ DE LA BIBLE. V. ECRITURE SAINTE, INSPIRATION.

V. — DE L'INTERPRÉTATION DE LA BIBLE. VI. CRITIQUE BIBLIQUE.

VI. DE L'AUTHENTICITÉ DES DIVERS LIVRES DE LA BIBLE. V. CRITIQUE BIBLIQUE. V., en outre, EPIQUES EVANGILE PENTATEUQUE, PSAUMES, etc.

VII. — DE LA BIBLE CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE. V. HÉBRAÏQUE (littérature).

— *Anecdotes*. La *Bible* était le livre que Newton lisait le plus souvent; Leibnitz n'en parlait qu'avec le plus grand respect; Cromwell la portait à l'arçon de sa selle; Colbert la lisait une fois chaque année.

Voltaire avait toujours une *Bible* sur son bureau. Quand on lui en demandait la raison, il disait : « Celui qui soutient un procès doit toujours avoir en main le factum de ses adversaires. »

Vossius aimait le merveilleux et était naturellement porté à y croire; mais, comme il n'avait pas la même docilité pour les objets de la foi, le roi d'Angleterre, Charles II, disait avec étonnement : « Ce théologien croit à tout, excepté à la *Bible*. »

Un célèbre imprimeur allemand donnait une nouvelle traduction de la *Bible*. Sa femme, pour qui l'autorité maritale n'était pas un article de foi, malgré le texte sacré, s'introduisit furtivement une nuit dans l'atelier où se trouvaient les formes typographiques. Arrivée à la sentence de soumission prononcée contre Eve dans la Genèse (chap. xxxi, verset 16), elle enleva les deux premières lettres du mot *herr* (maître, seigneur) et y substitua les lettres *na*, changeant ainsi la sentence : « Il sera ton maître (*herr*), » en celle-ci : « Il sera ton fou (*narr*), » c'est-à-dire ton jouet, ton esclave. On assure que cette protestation conjugale lui coûta la vie.

Il y a quelques années, aux Etats-Unis, un jeune homme se trouvait dans un temple. Frappé de la beauté, de l'air de modestie et de candeur d'une demoiselle placée près de lui, il lui présenta sa *Bible*, en lui indiquant le 5e verset de la 1re Epître de saint Jean, qui est ainsi conçu : *Et maintenant je vous prie, que nous nous aimions l'un l'autre. Ceci n'est pas un commandement nouveau; nous l'avons eu dès le principe*. La jeune fille lut et rougit, et, après un regard furtif qui lui montra le profil d'un très-élégant cavalier, elle feuilleta dans l'Ancien Testament et rendit la

Bible, le doigt appuyé sur ce verset du 1er chapitre de Ruth, laquelle répondit à Noémi : *N'insiste pas pour que je me sépare de toi et que je m'éloigne, car j'irai partout où tu iras, et où tu feras ta demeure, je demeurerai aussi : ton pays sera mon pays, ton Dieu mon Dieu*. Huit jours après cet accord biblique, les deux jeunes gens étaient unis.

Bible polyglotte (LA), publiée sous la direction d'Arias Montanus, célèbre orientaliste et antiquaire espagnol du xvi^e siècle. L'auteur s'était retiré dans les montagnes d'Andalousie, afin de se livrer tout entier aux études de linguistique pour lesquelles il avait un goût prononcé, lorsque le roi Philippe II lui confia le soin de publier la nouvelle *Bible polyglotte*, qu'il fit faire après celle d'Alcala, imprimée par les soins du cardinal Ximénès. Arias Montanus, qui connaissait l'hébreu, l'arabe, le syriaque et le chaldéen, était plus que personne capable de conduire à bonne fin un travail aussi difficile. Il a mis dans cette *Bible* tout ce qu'il a pu trouver de paraphrases chaldaïques, se servant de la version de Pagnin, qu'il a, en plusieurs endroits, modifiée pour la rendre plus conforme à la lettre du texte hébreu. Au grec et au latin des livres du Nouveau Testament, Arias ajouta la version syriaque en caractères syriaques et en caractères hébreux, et il fit précéder ce travail d'importantes études critiques. Cette *Bible* fut imprimée à Anvers, chez Christophe Plantin, de 1569 à 1572, en 8 volumes in-folio. Un aussi savant travail ne fut pour Montanus qu'une source de haines et de jalousies. Les jésuites chargèrent Mariana de relever les principales hérésies d'Arias, qui fut traduit devant l'inquisition et obligé de se rendre à Rome pour justifier de la sincérité de son orthodoxie. Cet orage apaisé, Arias Montanus revint en Espagne, et le roi Philippe II lui offrit un évêché pour récompense. Il refusa cette dignité, afin de n'être détourné par aucun soin étranger de ses études favorites. Voici en quels termes un des savants dont l'opinion fait autorité, en matière religieuse, a résumé son jugement touchant la *Bible* de Montanus : « Les traités d'Arias, qui sont dans les polyglottes d'Anvers et dans les grands critiques d'Angleterre, sont neuf livres des *Antiquités judaïques*, savoir : *Phaleg*, ou Des premiers lieux où la terre a été habitée et de sa première situation; le second, *Caleb*, ou De la division de la Terre sainte; le troisième, *Chanaan*, ou Des douze nations qui habiteront la Terre promise; le quatrième, *Nehemias*, ou le Plan de l'ancienne Jérusalem; le cinquième, *L'Exemple*, ou Des bâtiments sacrés, savoir : de l'Arche, du Tabernacle et du Temple; le sixième, *Aaron*, ou Des habits sacerdotaux; le septième, *Thubal-Cain*, ou Des mesures sacrées; le huitième, *Jérémie*, ou l'Explication des actions marquées dans l'Ecriture sainte; le neuvième, *Daniel*, ou De la chronologie. Il y a encore dans la *Bible polyglotte* un autre traité, intitulé : *Joseph*, ou De l'interprétation des discours mystérieux, dans lequel il explique quantité de mots de l'Ecriture sainte. Il est le premier qui ait bien éclairci ces matières; et ceux qui sont venus depuis lui se sont servis utilement de ses lumières. » (*Histoire de l'Eglise et des auteurs ecclésiastiques*, par Dupin, xvi^e siècle, t. V, p. 562.)

Bible de Guyot de Provins, poème satirique composé de 2,691 vers. On ne sait rien de bien positif sur la vie de Guyot de Provins; les seuls renseignements certains que nous possédions sur lui sont ceux qu'on trouve dans son ouvrage, par exemple, sa présence au couronnement de Henri, fils aîné de Frédéric Barberousse, comme roi des Romains, cérémonie qui eut lieu en 1181. Il dit aussi dans ses vers qu'il resta à Clairvaux pendant quatre mois, et qu'il abandonna ce monastère pour entrer à celui de Cluny, où il prit sérieusement l'habit de moine; au moment où il compose son poème, il écrit qu'il y a douze ans passés qu'il est dans les *noirs draps*. On ne sait pourquoi il a donné à cette production le nom de *Bible*; peut-être le mot *safr* n'avait-il pas encore été introduit dans la langue, malgré l'usage fréquent que les poètes de cette époque ont fait de ce genre de poésie. Quelques-uns ont pensé que Guyot, en donnant ce titre à son livre, voulait indiquer qu'il ne contenait que des vérités, comme il le dit dans ses premiers vers :

Dou siècle puant et orrible
M'estuet commencer une Bible
Por poindre et por aiguillonner
Et por grant essample doner.
Ce n'iert pas Bible losengiere
Més fine et voire et droituriere.

La *Bible* de Guyot est très-curieuse; elle renferme de précieux renseignements pour l'histoire du xii^e et du xiii^e siècle. C'est une satire, non pas de tous les états et de toutes les conditions de la société, mais seulement de ceux qui sont à sa tête. Elle ne frappe que sur les prêtres, le pape, le haut clergé, la plupart des ordres religieux, les légistes, les femmes, les doctes et les médecins. L'auteur commence par faire l'éloge des philosophes anciens, dont le métier était de bien dire et de reprendre les vices. Comme son érudition n'est guère supérieure à celle de ses contemporains, il range parmi les philosophes maint personnage qu'on eût bien étonné en lui prédisant cet honneur. C'est ainsi qu'il place côte à côte Aristote, Platon, Sénèque, Virgile, Horace, Ovide et Stace. On a oublié leurs leçons, et c'est pour